

margelles

numéro deux

été 2020

Hervé Bougel
Daniel Leuwers
Adèle Nègre
Emmanuel Merle
Isabelle Sancy
Etienne Vaunac
Martine Gärtner
Anna Agostini





Sommaire

Hervé Bougel / <i>Fleur de neige</i>	p. 4 - 11
Daniel Leuwers / <i>Variations sur quelques «poèmes à faire»</i> [extraits]	p. 12 - 23
Adèle Nègre / <i>Mesurer</i> [fragments]	p. 24 - 31
Emmanuel Merle / <i>Les mains Les pieds</i> [extraits]	p. 32 - 39
Isabelle Sancy / <i>Poèmes</i> [extraits]	p. 40 - 47
Etienne Vaunac / <i>Prélude au temple qui fut</i>	p. 48 - 59
Martine Gärtner / <i>Chaud, chaud, chaud, l'été sera chaud !</i>	p. 60 - 67
Anna Agostini / <i>Traits pour traits</i>	p. 68 - 81
Les auteurs	p. 82
La poésie est aussi là	p. 83

Crédits photographiques

Adèle Nègre : couvertures, p. 24 à 31, p. 32-33, p. 40-41, p. 48-49,
p. 60-61, p. 66, p. 82-83
Anna Agostini : p. 2-3, p. 4-5, p. 12-13, p. 20, p. 68 à 81
P.A : p. 59



Hervé Bougel / *Fleur de neige*

Fleur de neige
À l'incertain passé
Printemps
Dont je m'approche
Sans savoir
La paume offerte
Ou
La main close
Sur le bouquet
Telle un poing
Dans le froid
Des carreaux
Sans plus de saison
Sans âge
Que la neige
D'espérance vaincue
J'attends
Cette lumière d'eau
À l'incessant
Parfum

Nous sommes là
Et nous rêvons
À la fragilité
De notre temps
Immuable
Ce qui de nous
Pousse en terre
Rejoint la cime
Et se mange
Les yeux oubliés
La pensée belle
Des nuées
Un parfum
Proposé au vent
Le cœur ignoré
Comme si
Le monde fleurissant
Pensait aussi à nous

Es-tu résolu
À te planter
Comme si
Tu étais
L'ombre de l'arbre
Maigre comme l'arbre
L'inamovible désir
Du bourgeon
La fougère sensée
Tout un côté
Frappé de mort
Par le ciel indistinct
Par le vent malin
Ses détours de tueur
Et la peine
Des racines abrégées
Qui taille en toi
À la hache à la main

Nuages tendus
Pour extirper du sein
La racine de notre cœur
Le sens et la feuille pétiole
La sauvage racine
À la terre scellée
Ce qui est perdu
N'existe pas
Il y a l'ombre des charmes
La lumière passée avant
Le soleil failli
Branches épines
Fleurs à belles tiges
Lacets du tourment
Noués à la taille
À la gueule
Tout empêche
D'arracher la racine
La floraison des nerfs

Ombelle cœur serré
Ciel écrasé tiges brisées
Sous la main de l'eau
De quoi vivre
Sans le sommeil
Ombelle poussée
Découpée
Ce que j'espérais
Ombelle offerte au vent
Et périr écoré
Ombelle cœur ouvert
À renaître quand je serai
Passé
Soufflée découpée
Beaux joncs belle ombelle
Liée proposée
Au ciel étal
De l'été
À la carcasse évidée des joncs verts
Belle ombelle L'embellie

Toujours
Le ciel part vers quelque chose
Arase les forêts
Un homme a poussé
dans l'ombre
Des sapins
Au cœur bouillant
De la résine
L'amer et le parfum
C'est parce que nous avons
Des vies de mélèzes
Nos cœurs sont triangles
Sont conifères blessés
Bras étendus
Branches rugueuses
À l'abri
Nous cherchons encore
Le refuge la fixité
L'espace égaré
Notre corps enfin cède
À sa charge de lumière



Daniel Leuwers / Variations sur quelques «poèmes à faire»
(de Charles Baudelaire)

Baudelaire a laissé de nombreux titres de « poèmes à faire ». Ces titres m'ont toujours fasciné. À quels textes auraient-ils donné naissance ?

Voici donc qu'un jour, j'ai été tenté de les écrire, avec un mélange d'audace et de témérité.

Trois types de textes ont alors émergé : certains répondent à ma seule inspiration, sans aucune référence (du moins explicite) à Baudelaire ; d'autres (notamment quand Baudelaire assortit ses titres d'indications, voire de développements) ont obéi au souci de m'inscrire dans la pensée supposée du poète ; d'autres, enfin, ont réveillé en moi des souvenirs de poèmes des *Fleurs du mal* et en ont appelé à des citations qui ont pu servir d'entames mais qui ont le plus souvent concouru à un sommet conclusif.

Je me suis livré à de libres variations.

On pourra toujours me reprocher d'avoir osé m'introduire dans cette curieuse histoire.

Le vieux petit athée

Ingénieux, il joue au religieux. Il se prosterne, il s'avilit. Il se fait tout petit et amolli pour mieux se dresser dans le noir du mystère où il choisit la bonne fortune et la fourrure opportune de la femme que, par surprise, il investit, lui, le grand aîné, pas si benêt. Bénissons-les !

Le poisson rouge

L'enfant avait beaucoup pleuré pour obtenir son poisson rouge. Le marchand l'avait glissé dans un sac en plastique. Le lendemain matin, le poisson rouge avait disparu.

L'enfant ne pleura pas. De ses yeux secs et brûlants, il fixa calmement les « clairs fanaux » et les « vivantes opales » de son chat jouant à l'indifférent, beau sphinx triomphant.

La cour des messageries

Tous les courriers doivent bientôt partir. Dans son message tracé à l'encre violette, une jolie plume de femme a placé ses espoirs et ses rêves de conquête. Dans un pli rédigé d'un trait autoritaire, un homme exige son dû ou fixe un rendez-vous précis à sa maîtresse – ce qui revient au même. Les chevaux sont nerveux ; les postillons, un peu émoustillés.

La cour des messageries palpite de cris d'amour et de désirs de revanche. Des mésanges parfois y chantent.

Quant au poète, lucide, désabusé, il ne peut se réfréner :
« Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ? »

Du haut des Buttes-Chaumont

Nous montâmes plusieurs fois aux Buttes-Chaumont avec mon ami peintre.

J'y goûtais la jouissance rousseauiste du « promeneur solitaire » au bord du lac de Bienne.

Le peintre venait y chercher, lui, comme Baudelaire, la jouissance dans la « sublimité d'un paysage » haut perché.

Nous redescendions, silencieux, au cœur de Paris.

La sourde-muette

Elle fait des signes de la main en fronçant son visage de grimaces insignes.

Son silence étouffe les mues de l'été en de sourdes ariettes sous leurs vagues fluettes.

L'élégie des Chapeaux

Tristan Tzara a consacré une étude aux chapeaux des femmes. Selon lui, elles exhibent sur leur tête les formes mêmes de leur sexe.

Leur chevelure, Baudelaire le sait, est aussi le support de la « riche toison » qui orne leur « ventre uni, doux comme du velours ».

Au cimetière Montparnasse, les tombes de Tzara et de Baudelaire sont voisines. Les visiteuses chapeautées honorent ces amants de l'antan.

Pour cinq sols

Pour cinq sols, on s'offre un beau voyage en carrosse - non pour aller vers l'échafaud tant redouté - mais pour rejoindre la belle Malabaraise qui nous comble de ses « grands yeux de velours » et qui sait que sa « tâche » est « d'allumer la pipe » de son maître.

Les escaliers

Dans les rêves, les escaliers sont vastes et protecteurs. Ils participent de notre désir d'élévation au gré du vent tournoyant et nous exposent à la chute inéluctable.

Dans les cauchemars, les escaliers sont soudain sans rampe ni rambarde. Ils nous projettent, seuls, dans le vide.

On a beau les monter fébrilement en ne regardant pas l'immense océan qui nous aimante plus bas, on finit par consentir à les descendre fatalement et, les yeux fermés, à nous réveiller, anéantis.

Déjà, dans l'enfance, les escaliers de la maison étaient hantés d'ombres errantes et d'assassins sournois.

Pourquoi nos aïeux ne nous en ont-ils pas dit mot ?

Aux philosophes du bal masqué

C'est là que les corps se frôlent le mieux et écornent l'idée surannée du péché qui s'inverse en une apothéose du vice et en ces lèvres éventrées pour mieux résorber les soifs de savoir qui excèdent le trop doux marivaudage.

L'orgue de Barbarie

Ça sonne triste dans la rue. On se croirait une nuit de Noël quand l'homme à barbe blanche tourne pour l'enfant ravi sa manivelle ludique.

C'est, en fait, un jeu fort barbare à la sonorité infâme qui s'affaisse sans flamme.

Vol de cavaliers

Les chevaux sont les amis du ciel. Ils s'y envolent pour voler l'éther et de l'éternité être les maîtres.

Tout enivré, l'amoureux propose à Dorothée :

« Sans mors, sans éperons, sans bride,
Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel féerique et divin ! »

La poule noire

La poule noire était très grande - une géante que les autres poules rejetaient, punissaient, poussaient loin des graines et offrandes.

Le jeune coq lui-même en avait peur. Il ne savait comment l'aborder. Elle le renversait de côté.

Un jour, le jeune coq, trop excité, eut le cou tranché par le jardinier. Une ambiance de deuil gagna le poulailler.

Une nuit, la poule noire parvint à s'échapper. On ne sut jamais qui l'accueillit pour jouir à loisir de ses formes enviées.

La douce visiteuse

Dans *Un Fantôme*, Baudelaire évoque « Un spectre fait de grâce et de splendeur » culminant en « sa totale grandeur », et avoue aussitôt :

« Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle : noire et pourtant lumineuse ».

Mais cette belle visiteuse n'est pas exactement « la douce visiteuse » du poème qu'il projette d'écrire.

La douceur rêvée plane plutôt dans le poème *Chant d'automne* où Baudelaire loue « la lumière verdâtre » des « longs yeux » de sa « Douce beauté » qu'il implore en vaincu :

« Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant ».

Les saisons passent et sonnent l'éternel retour d'un glas ponctuel. Mais toujours, subsiste, éphémère,

« De l'arrière-saison le rayon jaune et doux ! »

Le séduisant croque-mort

Le séduisant croque-mort n'a aucun scrupule à enterrer les maris de ses maîtresses. Il sent doublement combien son métier est d'utilité publique. Il est la consolation vivante de ces femmes lâchement abandonnées.

Mais aujourd'hui le séduisant croque-mort se lamente de ne voir aucune veuve nouvelle tomber dans son escarcelle. On ne séduit pas tout de go une femme affligée. La « petite mort » aime prendre ses distances avec la vraie mort, si peu séduisante.



L'illusion sacrée

Soudain, leurré mais lucide, sous le soleil qui le réchauffe et qui l'accable, l'homme sent sourdre ce chant :

« Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ? »

Paysages sans arbres

Les cactus et les baobabs ont peu à peu disparu de cette terre de plus en plus déserte.

Le paysage est nu. Sans relief. Uni à l'infini.

Nous sommes désormais nous-mêmes des êtres sans bras ni mains pour caresser le jour.

Plus rien ne pousse. Ça ressemble à la mort, on dit.

Le ciel est féroce et triste.

On le sent précocement fatal.

Prisonnier dans un phare

On croit pouvoir se réfugier au sommet qui éclaire. Mais on se cogne dans un ventre qui enserre.

La mer, perfidement, laisse rugir son plaisir.

Au fond de cette prison, on ne saurait naître ni renaître. Le bassin de la sirène est trop étroit.

Les deux ivrognes

Les deux ivrognes se neutralisent. L'un reprend l'autre, tente de l'excuser auprès du public médusé. Ils jouent savamment de leurs trognes au dieu Bacchus toutes dévouées. Les deux ivrognes ne font qu'un : l'un boit, l'autre cuve. Touchante couvée !

La fin du monde

Elle arrive, inéluctablement.
Elle brave l'Ennui, fascinée par « l'appareil sanglant de la Destruction »
Le monde a faim du Ciel tragique.
Oui, « le monde va finir ».

Le poète et l'historien

Le poète regarde le jour, le soleil qui pointe, la lune en équilibre, l'amour en équerre.
L'historien jauge le temps, le coupe en tranches, délimite ses rêves toujours trop expansifs.
Le poète se rapproche de l'historien mais ne lui parle pas. Il craint trop ses développements sans fin, ses théories cassantes.
L'historien sent que sa supériorité est illusoire. Il sait que le poète vit au coude à coude avec un vrai qui n'est jamais le vrai et qui casse comme la corde dont le pendu n'a plus que faire.

La salle des martyrs

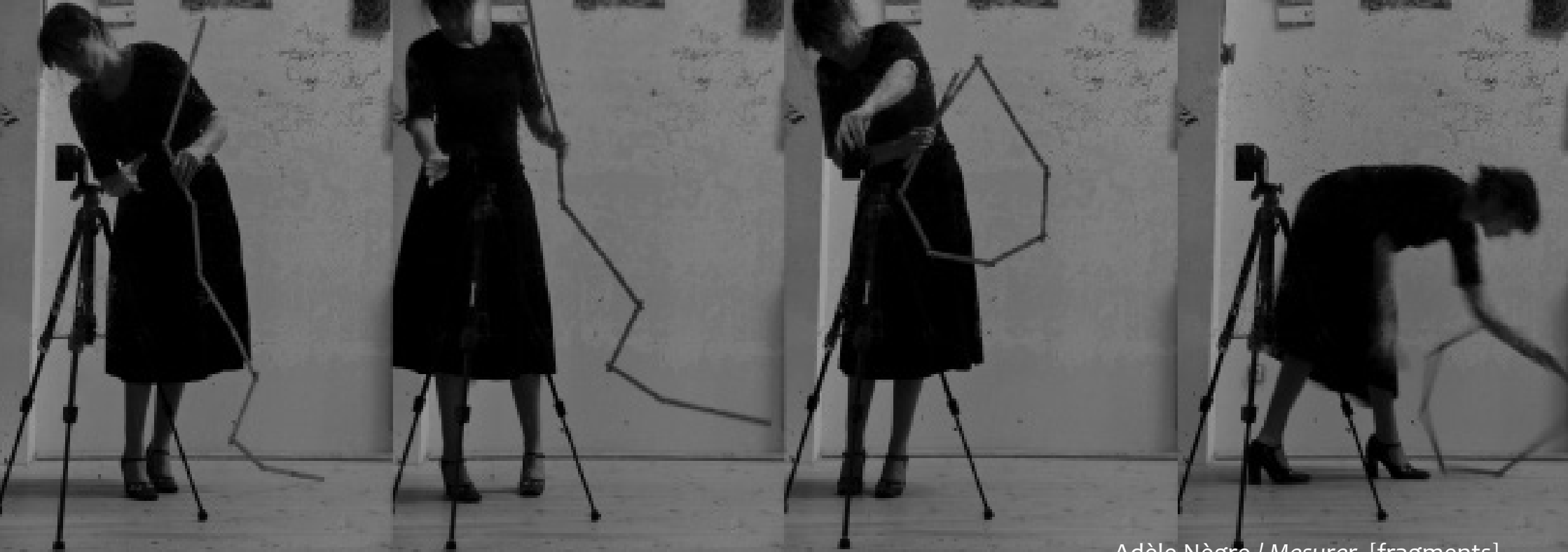
Mais c'est de là qu'on entasse les malheureux qui n'ont pu échapper au tri arbitraire, à la rafle atrabilaire.
C'est là qu'on les torture, qu'on mime leur exécution, qu'on les ressuscite pour mieux les achever.
C'est là qu'on vient plus tard les pleurer, les célébrer, inscrire leurs noms sur le haut mur.
Mais c'est là aussi que quelques-uns, trop rares, ont pu s'évader et infliger à leurs bourreaux une forme de martyr.

Un désir

C'est pour cette jeune femme aux yeux verts que le désir a surgi du fond même de la mer.
C'est pour cette jeune femme au visage ingénu que l'homme blessé a frémi et cru au retour possible de l'amour.
Mais cette jeune femme pourra-t-elle suivre l'homme troublé qui craint déjà que son désir ne se noie dans l'étang de Narcisse ?

Chants d'église

Ce sont des femmes qui élèvent leurs chants sous les voûtes.
Je les regarde. Je les désire presque religieusement.
Je pressens qu'elles sont les amantes les plus actives et exquis.
Leur champ d'action sera sublime et infini, si elles m'élisent.



Adèle Nègre / Mesurer [fragments]











Emmanuel Merle / Les mains Les pieds

Boiteux

Les pieds ont les premiers signes de la mort.
Tordus, purulents, variqueux, aveugles,
ils perdent leur être en gardant leur sang.

Reflue, mort, laisse ces pieds voir
leur sol et la route à venir, ramasse-toi
comme le ressac après le lavement des rochers.

Pieds gonflés dans leur rétention,
pieds qui désapprennent à lire la terre,
ses phrases âpres, déshabillées du sens,

coupantes de vérité sensible.
Homme seul, Philoctète de la chambre
nue, Œdipe éternel, Laïos bancal,

Achille déchu de son courage
et de sa force, toi à qui l'on refuse
de se traîner sur le carrelage,

toi aussi Eurydice mordue
qui fais le chemin à l'envers,
tous,
vous n'avez pas pris soin de vos pieds.

Crustacé

Je veille, près de ton lit de braises, je souffle.
Toi couché, moi assis, nous retenons l'approche
glacée de la forêt sombre de ta chambre.

Ta face a disparu, un profil cubiste
du néant la remplace, tes os
veulent sortir : tu auras une carapace
chitineuse de crustacé, le moment venu.

Nous veillons encore, concentrés,
attentifs à ne pas suffoquer, toi
sous le poids de ton squelette,
moi dans le foin humide qui envahit ma gorge.

Toi et moi le savons,
tu vas te noyer.

Son pied d'homme

Je suis seul avec lui, paquet
de draps défaits, jambes coincées.

Pour aider je déroule une bandelette.
Son pied d'homme de 82 ans,
sa jambe sans poil, maigre et blafarde.

Je ne trouve pas son visage,
tête petite, engluée, engloutie, des angles étroits.

J'ai peur de le regarder, de découvrir l'orée
de la mort, le front rétréci, les lèvres pâlies.

Trouvé quand même, drap en turban,
les yeux agités derrière les paupières.

Un phoque maigre étouffant dans des langes,
un échouage convulsif. Qu'est-ce que tu dis ?

Mes paroles ont l'angine, et lui essaye
de rentrer sa langue : il crache du bruit.

La mort le houspille, il veut tourner
son corps dans le lit, fuir ce qui le mord.

Un petit magma de mots déchirés,
mal mâchés, crachés,
tombe sur le drap : « peux pas parler ».

Les derniers mots entendus.
À quoi sert de dire qu'on ne peut pas dire ?

La mort défigure.
Une oie renversée, bec ouvert.

La bonde

La mort commence toujours. Elle
est l'avant de tout. Un jour elle s'installe.

Restent alors peu de mots
dans le no man's land du corps,
sous l'étreinte sombre d'un vent d'aucun
point cardinal :

Boire,
avec son écho
d'étouffement au fond du barbelé
de la gorge.

Un prénom soudain prononcé
sans larmes, la face sèche, sans amour
non plus.

Mal, dit la barque du corps
désertée, guidée vers la bonde.

Serrer la main

Il ne sait plus le matin ni le soir.
Sa main à serrer ? Elle désigne le mur.
Il ne me voit plus. Quelque chose

désormais s'est calé entre lui et le monde.
À moins qu'il connaisse enfin le monde.
Les veinules carmin sur son bras tendu

font un tatouage. Son intérieur sous-cutané
déborde et alarme son sang qui s'attarde.
De quoi est faite cette main que je serre,

nos doigts tâtonnant nos paumes,
nos pulpes timides s'excusant déjà
de vivre et de mourir ?

Et les paroles cache-mort :
Comment allez-vous aujourd'hui ?
Vous savez bien qu'il faut manger.

Une affaire sérieuse, une réalité
nue. Il n'y a plus de métaphore.
Qu'un empouprement de la peau.

Pour Marius

Passeur

Pas d'épiphanie, pas de savoir conscient
dans ton œil, juste une butée,
la matière sans la trouée de l'être.

Tes yeux, ouverts, t'ont soustrait de toi-même.
Parfois tu regardes l'intérieur de ton corps,
tu cherches l'endroit précis de l'erreur.

Avant tu ne te savais pas,
tu te faisais confiance, désormais tu
es trahi et tu ne sais toujours rien.

Tu vas mourir. Bien tôt. Ce qui reste de toi ?
Un sac à perfuser. Où es-tu ?
Entrer et sortir. Vomir et déféquer.

Tu vaux mieux que ça. À des heures
on te sent envahi, demeure vide
louée pour un moment de hasard.

Ça passe par toi. Ça fait des signes
depuis l'autre côté. Ils sont si nombreux
à vouloir remonter. Toute une humanité.

Poèmes extraits d'un recueil à paraître : *Leurs lèvres sont des cendres.*



Isabelle Sancy / *Poèmes*

Cette haie triste d'or dans les champagnes,
 la hauteur corrigée des eaux dans le bassin,
 une branche qui frotte et qui grince au volet
 à vous faire compter les moutons
 – en temps de guerre, en temps de paix –
 jusqu'à pas d'heure.
 Oui, j'imagine ce genre de coup d'œil.

•

Chaque jour,
 on peut passer vingt fois devant cette fenêtre
 sans regarder dehors, puis à un moment
 la page du paysage est là et il faut la lire.
 Tout s'arrête,
 le mauvais sang des dettes des hommes
 la corde sur son cou, le misérable que l'on sait.
 Cela pourrait être une bonne ruse de l'esprit
 un feu au phare le jour.

•

Jouer sur la margelle des lavoirs
 tremper le bout d'un pied nu pour savoir
 jusqu'où aller ce jour dans la mémoire vive
 du vide de ces lieux
 — chevaucher le grès peut-être.

Les murs étaient nus
 pour des tableaux qui parlaient d'un autre monde.
 Chuchotait et rougissait l'enfant
 d'entendre dire et chanter
 sous ses yeux *les forêts paisibles des Indes galantes*
 au milieu d'inoubliables terres de Sienne
 et des ocres chaulés — il te faudra chercher le mot —
 à mystère je me suis engagée dans cette brèche
 sans fin.

•

Il faut parfois se laisser pour se hausser, encore, et dans ce
 geste être pris par toute la beauté à l'ouvrage dans les rai-
 sons du ciel.

•

Le bureau, l'antre aux grommellements
 d'une bête dérangée à l'instant de savoir,
 dans le déferlement continu de l'odeur
 des livres ouverts comme
 des brèches successives qui feraient défenses,
 si bien que dès la porte
 le jardin a quelque chose d'une jungle
 prédisposée,
 vorace
 de tant de livres ouverts.
 Les feuilles font une litière de simples vérités
 où le vent souffle.

À moi alors les chemins perdus
d'où je ne ramènerai jamais rien de tangible.

•

Avant, entre nos maisons, il y avait une grande haie vive parsemée de passages aussi vastes que des portiques. On s'allongeait dans l'herbe dessous pendant des heures, il me racontait des histoires, il disait les travaux à accomplir, projetait ma prochaine visite, promettait l'éblouissement et sa voix qui me faisait chavirer, je l'entends toujours dans le secret de ma tête. Maintenant il ne dort presque pas, un peu cependant, à chaque fois qu'il le peut, mais surtout pas lorsque la nuit s'en va, et avant que le jour soit complètement levé, ces trop courtes heures où il cherche à recueillir le plus possible la faible rosée du matin. Tant d'arbres sont morts, les haies vives, les vivaces et l'herbe, en premier.

Dans la grande serre les étagères sont couvertes de lourdes caisses, toutes d'un même modèle : de fins tiroirs superposés, dans chaque tiroir des casiers, dans chaque case des graines. D'autres étagères sont remplies de livres, de registres, tous très bien tenus, répertoriant le contenu des grandes caisses ; les noms, les lieux et les modes de culture. Il a fermé l'angle ouest de la serre, en a fait une petite serre dans la grande serre, un réduit, une minuscule survivance où il amène à maturité toutes les plantes qu'il peut encore trouver ou celles qu'on lui apporte. Le moment venu il ne garde que les graines, les bulbes, les rhizomes et la plante morte, elle, se décomposera, nourrira d'autres plantes qui rempliront d'autres cases. En attendant. Sa voix chuchote à mon oreille les noms des mondes perdus.

Dans le jardin de tant d'arbres,
la maison aux murs nus était de pierres
apparentes dehors apparentes dedans.
Il y avait un gros évier de grès dont les eaux retombaient
à l'extérieur sur des cailloux devenus moussus.
À l'intérieur un bloc surgissant
avait été comme fauché à ras pour faire l'âtre.
Un vent coulis chuchotait des âges, des messages
sans fin on calfeutrait, rien n'y faisait.
Cela sentait encore le coup de sang autant que le baiser.
Mon tout si peu imaginaire bouscule l'âme,
sa délicatesse tantôt renarde. Sur le seuil
un ébahissement : un plafond de plâtre blanc pur
y est tendu comme une frontière.

•

D'icelles,
ce que j'en dirais n'importerait que si vous le savez aussi.
Mais ce génie, écrasant, de la langue d'un jour
qui depuis des siècles fauche à ras le promeneur
à la vue des — stellaires — fleuries dans les fossés.

•

Ou bien, allongée sur la margelle grise,
la tête du temps des bestiaires est renversée
par la vue en bassin du toit où est prise,
des lenteurs du ciel, une eau immobile.
D'un coup de rein, jambe tendue – facile,
monter tremper un pied nu
dans le ciel souverain.

En lisière un pré où les brebis
font une part d'eau claire dans l'ombre des chênes.
C'est un petit troupeau, c'est un voisinage, c'est une sagesse
dont on ne sait rien. Le berger arrive en silence.
Nos préoccupations différentes pour une même pluie,
tiennent à la justesse d'une poignée de mains
chaque jour échangée, des mots rares
peuvent nous venir : *dépiquer*, *agonie*.
Les bêtes, dites *bonnes*, me font frémir.
Son dos à lui serpente sous le lin,
voilà le berger qui s'en va, écoute
c'est très beau aussi.
Comme de juste, il est midi.

•

Un parfum vert infuse l'air qu'on respire,
la sueur la laine et toute la chevelure
puis jouera la tourmente jusqu'au soir,
dans le flacon des murs : un andain d'orties fraîches
et de ronces broyées ne sont jamais vaincues,
c'est vous qu'elles apprivoisent avec la nuit.

•

Ciel d'orage, j'entends et je plains
les échos et les mesures
de leurs peurs
des joies dans le silence,
il tonne très fort
je ne dormirai pas, mais où dormir quand
c'est un temple que l'on garde.


Un jour, même les pics lointains
se firent nos amis dans l'âme.
Le ciel avait changé, le ciel
vide dominait, occulte, insinuant
et chacun se sentit proche du plus lointain,
tout ce qui du fragile ou du cataclysme
se faisait des signes de vie.

•

Aux fenêtres
l'immobilité, le silence
prenaient l'empreinte du moindre geste nonchalant,
hardi ou voleur.
Car, comme douves profondes & parfumées,
des lavandes en rangs serrés flanquaient la maison.

Des tombeaux, des bûchers parfois prennent forme
trop tôt dans une après-midi brûlant les ombres.
Ainsi existe un bruit de mort.

Il y a un geste à faire avant l'affolement :
froisser le parfum des lavandes,
fulgurant
à éveiller l'espace jusqu'à un regard inquiet
qui se penche et qui vous rattrape.



Etienne Vaunac / Prélude au temple qui fut

Les mains cherchent les accords sur le piano, sans se presser, dans des rapports de tierce, plantés comme des théories ou des prosternements, solennellement égrappés telle une lente procession qui ne serait plus qu'une rumeur ici parvenue à travers les âges, tes danses cérémonielles et lointaines que l'on ne pourrait exprimer bien des siècles plus tard que dans une langue musicale tournant précisément le dos à tout ce qui l'a précédée. Et, paradoxalement, qu'en commençant aussi par la musique d'un autre qui, sur *l'insula maior* des Espagnols, avait composé ses vingt-quatre enchantements dans le cycle vénéneux des quintes, et à qui un médecin rembruni avait indiqué dans un dialecte embrouillé, après des récidives de toux purulente, qu'il avait les poumons ravagés par un bacille encore inconnu, tandis que, sur le continent, l'un de ses confrères allemands était justement en train d'ordonner les symptômes de cette maladie et de lui donner son nom véritable, de telle sorte que lui, accompagné de sa maîtresse turbulente et de ses deux enfants, pût enfin souffrir d'une maladie réelle, odieuse, quand bien même elle n'aurait alors qu'un germe impensable, tout au bout d'un recueil de pièces mélodieuses, arrachées à leur fonction de brève ouverture improvisée pour les instruments qui ne savent pas rester accordés, et s'achevant par des harmonies prodigieuses auxquelles, pour lancer la réminiscence d'une chorégraphie grecque qui sera toute à inventer, les mains sur le piano rendront hommage tout en gâtant d'emblée cette obligeance par elles seules combinée pour s'installer dans la cassure, dans le prélude comme ouverture sur lui-même.

•

La postérité retiendra que cette musique peu regardante lui aura été inspirée par le moulage en plâtre d'une colonne végétale surmontée d'un tambour avec trois prêtresses taciturnes – choses de l'œil – et provenant du téménos d'Apollon rebâti au pied du Parnasse par les Alcmonéides, sur le nid archaïque de Python, le dragon chthonien tué par le dieu de la musique bien éduquée dans sa tendre enfance, et récemment mis au jour par les fouilles archéologiques de Théophile Homolle pour l'École française d'Athènes dans le deuxième tronçon de la voie sacrée et des offrandes de Cyrène, la cité du silphium, que le latin nomme *laser*, cependant que les Allemands, toujours eux, se concentraient sur le sanctuaire clinquant d'Olympie. Au centre de l'adyton, Thémistocle, Laomédon puis les empereurs romains ont écouté nerveusement, dans des temps oraculeux, la vieille devineuse de Delphes assise sur son trépied, purifiée par l'eau de la fontaine de Castalie, entourée de ses vierges exécutantes – ou peut-être ne sont-elles que les thyades du dogme éthylique de Dionysos dont le temple passait pour abriter la tombe, parce que le décorum commandait des prêtres glabres – gravissant et descendant le stylobate dorique au son des sistres ou franchissant le péribole d'un pas sacrificiel, délivrer ses messages algébriques en mâchouillant des feuilles de laurier et qui, tout comme son art, se refusait aux discours, aux rédactions et ne parlait, comme toi, que par énigmes. Car la musique n'a comme seule exigence que de nous contenir nous-mêmes et disposer de toute notre vie, nos voluptés et notre deuil, dans la transparence accablante des bandeaux et des tulles, sans inutiles bavardages.

•

C'est, pour l'heure, une sarabande pataude qui naît sous ses doigts, dans le goût ancien qui lui rappelle ce qu'il rêva naguère pour l'orchestre ou la voix, ravi par l'Antiquité fantasmée des poètes, et que son concitoyen Théodore Reinach avait cru reconstruire la musique hellène, toute de rythme et de mélodie, en déchiffrant, dans ce même temple, la notation alexandrine de quelques hymnes, ou qui prolonge la danse sacrée qu'il avait composée pour la récente harpe chromatique de Gustave Lyon, dans le mode dorien déjà avec son thème académique censément inspiré d'un obscur champion portugais, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'une harmonie lourde et raffinée, attirée par la pédale de *fa* vers les basses de l'instrument, dans laquelle ses mains exploitent les intervalles d'octaves sans virtuosité ni souplesse, sans croisement ni couleurs, et que la droite s'oblige à polir une mélodie cachée dans une succession d'accords de quatre notes, tout comme l'idole votive est déjà dans le marbre natif, le travail du sculpteur – ou du musicien – consistant seulement à retirer ce qui l'empêche de paraître.

•

Cette danse trochaïque d'officiantes de pierre incapables de se mouvoir, dans laquelle tu es voluptueusement prise au piège de la gelée des doléances et que tu n'entendras pas, ce prélude de tous les autres, bûché dans la matière sonore sans dissocier le son de sa durée ni de sa hauteur, ne sera pas suivi par hasard, dans le programme qu'il prémédite, par un autre au titre trompeur n'évoquant guère les gréments des clippers ou des sloops, mais, diversement, les voiles de Loïe Fuller, célèbre alors pour sa *Danse serpentine*, et qui, en

Salomé de l'âge des avions et de la nouvelle invisibilité, des microbes, du spiritisme, avait voulu aussi donner dans la danse du radium et dont le tout jeune cinématographe, appropriant le mouvement à la vue, a conservé le témoignage bariolé, cependant que lui, l'indifférent, ne cherche dans sa musique qu'à suspendre le temps aux timbres, c'est-à-dire à le tailler dans la musique, à pétrifier le devenir, puisque tout aussi bien ces danseuses ne sont rien de ce qu'il se remémore, mais qu'il ne peut pas du tout savoir, parce que la stoa de Delphes avait d'abord dépendu de Gaïa, mère des Titans, des Cyclopes et des Hécatonchires, avant qu'Apollon triomphât de son affreuse progéniture d'écaillés, et qu'elles ne sont probablement que les filles chéries du tout premier roi des chroniques athéniennes, né du sol dans un corps de vipère ottomane, et protectrices de toutes les terres arables.

•

La musique est responsable du vent dans les arbres, des fonds marins ou des vers dans le sol. En façonnant ses danseuses, il se souvient précisément des méduses et des végétales ramassées l'été dernier, en costume de ville dernièrement repassé, avec sa fille chérie sur des plages normandes, « Jack-by-the-wind », piqueur-mauve ou méduse bleue, ces modèles vivants de l'extrême simplicité de la musique inaudible de la nature, à laquelle il ne cesse d'aspirer. Le réel n'est à chaque instant que la somme de ce que l'oreille a entendu, et le visible, que ce qu'il nous reste de la musique : fragmentation des thèmes, souci des détails négligeables, accords déracinés, rythmes traînants, éloignements sonores. C'est au fur et à mesure qu'il déplace ses doigts sur le clavier que ses idées musicales en viennent aux mains, dans des sensa-

tions de plus en plus climatiques, sans que la moindre forme préexiste au chef-d'œuvre, ni même le temps lui-même, qui ne nous vient que par le jeu des sons, tout comme au même moment un Allemand du Wurtemberg qui avait heureusement échappé à un pesant catéchisme musical, à ses demi-dieux et à ses martyrs, et qui était peut-être le plus musicien de tous, et sûrement celui dont lui, si discret, se serait senti le plus proche, répétait à qui voulait l'entendre que temps ni espace ne sont rien en soi, qu'ils coulent des êtres et des choses qui s'y blottissent dans l'inquiétude, comme des mollusques mous et incomplets. La musique n'est pas un art temporel, mais le temps est une forme musicale. Je te veux nue comme on désire un peu de naphte sur la table.

•

Ce qu'il déteste le plus ? La vieille lune du développement traditionnel, avec son jeu de tensions et de résolutions, ses modulations, cette marotte dissertative qu'ont ses collègues, ou ses prédécesseurs, ses concurrents et ses compagnons, de prendre les instruments pour discourir à tort et à travers, car il faut lutter contre le lyrisme et toutes les sortes d'épanchement. Les danseuses sont maigres et muettes. Pourquoi compose-t-il, si ce n'est pour se taire ? Que peuvent bien lui faire ces accords de dominante et de tonique, ces cadences parfaites, cette forme-sonate dont on rabâche encore les oreilles en mal de mésanges ou de céramique, et tout ce *Gradus ad Parnassum*, dont il a relégué la parodie attendrie dans le coin des gymnastiques digitales pour novices et des bonnets d'âne ? Lui n'a pas tant d'ambition : il s'installe dans une très petite région tonale, qu'il laisse calmement dépérir, comme on regarde des bac-

téries au microscope ou des cnidaires ébahis sur le sable, et il n'en démord pas. Il tient la main de sa fille condamnée dans la musique. Et toute une existence avec toi, dans le gel harmonique où tout est gris – bibelots défraîchis, joujoux négligés, grilles rubigineuses, feuilles mortes gorgées de pluie – puisque la beauté n'émeut qu'une seule fois et que la musique ne peut se tenir que sur le dernier cercle des ricochets de la splendeur, ni tout à fait dedans ni véritablement dehors, tout entière et seulement absorbée par ce qui arrive et commence par mourir. Le gris n'est rien d'autre que toutes les couleurs superposées, présentes sans qu'aucune soit pour elle seule reconnaissable, comme toute la musique peut s'exprimer dans un accord inconcevable répété jusque dans le silence de sa résonance la plus lointaine ou dans la note la plus monotone, accord ultime, et d'une platitude idiote, de la note avec elle-même.

•

La musique, comme la poésie, manque de vocabulaire. Ces bacchantes antiques, aux mouvements amples et aux génuflexions protocolaires, que le regard a vues comme des verseuses d'eau, la musique peut-elle les faire entendre ? Chabanon l'écrit dans sa *Musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre* de 1785, lue et relue, dans un exemplaire du libraire Lemercier : les sons ne traduisent ni n'imitent aucune chose ; entre notes et phrases, la musique n'a pas de mots. Les sons, d'eux-mêmes, ne désignent rien. Claude de France, toutefois, prétend à une musique qui pourrait exprimer sans le secours fâcheux des titres verbaux. Puisqu'il a décidé que, pour la première fois, chaque prélude servira d'avant-pro-

pos à une musique qui ne serait jamais jouée, ni même écrite sur la moindre portée gribouillée, et n'existera que le temps d'un frontispice évocateur – comme chez Janequin ou Couperin : habitude cocardière – signalé pour chaque pièce uniquement entre parenthèses et après des points de suspension, de l'autre côté de la partition : des lectures élisabéthaines, des bruyères à fleurs pourpres, des cathédrales bretonnes submergées, tout un monde irréel de fées et de clowns excentriques.

-

Nous pouvons les voir souriantes sur les portraits du prince Bonaparte, un disciple autodidacte de Paul Broca, qui avait découvert le centre de la parole dans le cerveau, petit-neveu de son grand-oncle et systématicien des peuplades exotiques dans le dessein quantifié d'une anthropologie photographique, plus que tu ne le fus jamais sur la moindre terrasse, mais les menues danseuses de la cour princière de Surakarta entrevues jadis dans le kampong raccourci de l'esplanade des Invalides, au pied de l'insolite tour en fer puddlé d'un ingénieur suffisant qui n'en avait pourtant rien imaginé et qui depuis s'éternise mollement dans le vol des passereaux, déjà n'étaient que des contrefaçons par des artistes de rue, des prostituées en sarong, très éloignées des ors royaux du Mangkuneragan et accompagnées par un gamelan d'idiophones en bambous et de cithares à plectre, dans une réduction profane de la saga de Damarwulam qui voulait quand même faire bonne figure, mais où les rythmes seuls l'avaient ébloui, quitte à repenser tout l'orientalisme métrique et colonial. Car – son seul programme créateur y vit le jour – la musique n'est que battement de lèvres : les

danseuses, en Grèce ou dans le détroit de Malacca, ne sont rien d'autre que la danse elle-même, tour à tour montante et tombante, ascension des marches de la crépis, pente vers la crypte divinatoire, comme toute sa musique intolérante est partagée, à l'instar des passeroses et des hêtres pleureurs, entre la postulation vers la lumière et le magnétisme des ordonnances souterraines.

-

Et pourtant, ces danseuses votives, inintelligibles sous leurs feuilles d'acanthé, étourdies par les gaz, ne sont au vrai que des cariatides mutilées, comme on le subodorera plus tard, sur le crâne desquelles trônait l'*omphalos* à l'aspect de ruche avec lequel l'aïeule des dieux olympiens avait trompé la vigilance dévoratrice d'un époux chevronné et rendu possible *per gradus* la naissance d'Apollon musagète, pinceur de boyaux de bœufs – et que ces femmes n'ont jamais, malgré des corbeilles raisonnées, dansé nulle part, quoique la France eût un temps décidé d'y découvrir les modèles païens qui donnaient enfin raison à Falconnet ou à Carpeaux. C'est que son art aussi a débarrassé la musique de ses vains mythes adulés par des ministres gourds, ses fétiches ennuyeusement prévisibles, sa scolastique de mauvaise grâce, et qu'ici-même, dans ton désert, il se souvient, comme il en glisse le chiffre dans sa partition, des danses qu'un ami fantasque, à qui tout pourtant l'opposait, composa naguère du bout de la pensée sur le nom des enfants fustigés devant l'effigie d'Artémis Taurique par des Spartiates routiniers et du mythe gnossien du taureau de Minos et de l'exquise Ariane avec son fil têtù.

-



Les doigts achèvent cette improvisation qu'il a notée sous la forme de sollicitations orchestrées par des porteuses de phiale, ces êtres de calcaire sur lesquels la musique caresse la chair de ton émoi, attendu qu'elle ne va que vers le concret, vers ta grondante lueur épuisée dans les prés, et que le musicien, comme Orphée aimé des perdrix et des dromadaires, s'en va toujours avant la fin.

•

Il est plus que probable que la colonne dite des *Danseuses de Delphes* - reproduite ci-contre - ait été une source directe d'inspiration de la première des vingt-quatre pièces des *Préludes* pour piano composée par Claude Debussy en 1909.



Martine Gärtner / *Chaud, chaud, chaud, l'été sera chaud !*

ABAC - LO

La suite de Thucydide

Καὶ ὡς ἔδοξεν αὐτοῖς
Καὶ ἐποίουν ταῦτα
Καὶ τὸ θέρος ἐτελέυτα

Et après qu'ils l'eurent jugé bon
Ils passaient à l'action
Et prenait fin l'été

Une fois approuvés par l'Assemblée
Les décrets étaient passés
Et l'été terminé

Et quand ils jugèrent juste
Ils agissaient en conformité
Et l'été cessait

Et quand les citoyens eurent pris décisions
Alors ils en appliquaient les conclusions
Ainsi de l'été s'acheva la saison

Passé le temps d'une saison
Délibération et action
Et les citoyens virent la fin de l'été

Et lorsque elles parurent justes aux citoyens
Alors les lois étaient créées
Et ce fut la fin de l'été

•

Décrets jugés et pris
Aussitôt exécutés
Fin de l'été

Rimbaud au rond-point

Et quand une résolution fut à leur gré
Alors ils l'exécutaient volontiers
Et pendant ce temps l'été se terminait

Pavés descellés
Trou de glaise et d'herbe folle
Au rond-point Bodin

Et ainsi qu'il leur parut juste
Ainsi les citoyens firent
Et ainsi finit l'été

•

Et ce qui leur parut juste et bon
Cela, ils le mettaient à exécution,
Et l'été s'achevait

Au grenier des idées

Au grenier des idées mort-nées,
Un vieillard chenu pleurnichait
Assis sur un vieux coffre mité
Il en avait perdu la clef !

•

Marseille

Et lorsque le Griffu passa
À grands pas
Balayant de sa cape lustrée les pavés de l'Agora
Les hommes le regardèrent étonnés
Ils n'en eurent pas peur
Croyant que de tout temps l'aube renaît
Alors sous l'ardeur du soleil
Sans fin ils disséquèrent les mots

Seule cependant une folle se précipita
Du roc tutélaire
Dans le port
Pour fuir l'horrible vision

Pourtant trois millénaires plus tard
Le Griffu arpentait la Canebière
Les regards se détournaient happés vers ailleurs
Le Griffu, lippe baveuse, ricanait :
À même le trottoir, un homme dépenaillé, dormait, accablé
Un bébé à ses côtés barbouillé de misère se mit à gigoter
Il rampait vers la chaussée encombrée
Tenaillé par la faim : personne ne le nourrissait
Le Griffu jaugeait la vague automobile
Qui montait du Vieux-Port et le corps du bébé

À ce moment-là
Comme elle remontait la Canebière
Son drapeau replié sous le bras
La fille en feu s'arrêta et prit l'enfant dans ses bras.

Sur le Griffu teigneux elle se retourna
Puis de la hampe de son étendard
Lui asséna de grands coups

Ainsi disparut le méchant Griffu
jurant qu'avec les femmes de Marseille
On ne l'y reprendrait plus

•



Rencontre Surréaliste

Sur son cheval blanc la Jeanne était au rendez-vous...
Tendue et fière sur son destrier
C'est que ça faisait un sacré bout de temps que sur la place
elle restait figée
le pied à l'étrier
elle attendait
Toute droite sur son fier destrier
Toute fière sur son froid destrier
et ça meuglait, et ça meuglait
Que disaient-ils, assemblés là ?
Le temps lui avait durci l'oreille
elle qui avait pourtant dans sa jeunesse su entendre les
voix
affront national
O effigie bla bla bla bla
bla bla fait Gigi
qui croit apercevoir dans la foule l'autre blonde
affublée de son Vieux
elle n'a pas l'allure de la Jeanne
c'est sûr, la fillette... les temps se dégradent
autour de lui, les cravatés hurlent, les balafrés rient,
les éclopés ne font rien
Gigi est déçu, il rentre dans sa banlieue

La Jeanne sur son cheval ne cille pas
face à l'autre avec sa queue de cheval
Elle regarde de haut ces mécréants
et ne leur pardonne pas l'arrogance de crier son nom
après s'être enflé la panse
avec l'argent d'un gourou étranger.

•



Anna Agostini / *Traits pour traits*



(p. 69) Lucien sous le projecteur, Théâtre de la Reine Blanche, Paris, 2017
Nicolas attend les résultats de son concours, Liège, 2017



Olivia et les miroirs, Cracovie, 2017



Le rêve de Juliette, Bruxelles, 2017



Le rêve de Nico, Angoulême, 2015



Charly se montre et se cache Paris, 2019



Ferdinand heureux, Ibiza, 2017



Inès à Montlouis-sur-Loire, 2018



Loïc et le souvenir d'enfance, Paris, 2018



L'espoir d'Ilyess, Paris 2017



Ruth dans le soleil, Paris, 2019



Maxime et le reflet et la lune, Paris, 2017



Alexandre au Théâtre de marionnettes, Lausanne, 2018

Hervé Bougel, né en 1958 au Maroc. Il vit à Bordeaux. Éditeur de **pré # carré** (1997-2018), il se consacre aujourd'hui exclusivement à l'écriture. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les plus récents sont : *Une Inquiétude*, Le Quatuor, Editions Mazette (2019), *Les Continents*, Carnets du Dessert de Lune (2018). *Clandestine*, Editions le Réalgar (2020), *La Belladone*, Editions Buchet-Chastel (2021) sont à paraître.

Daniel Leuwers est poète (*La Vie cassée*, Maires, 1996, *Atlas et paradis*, Al Manar, 2018, *Ces Messieurs de A à Z*, Transignum, 2000), essayiste (ouvrages sur Rimbaud, Jouve, Char). En 2002, il lance la collection «hors commerce» des «livres pauvres» qui associent écriture et peinture dans une aventure internationale dont rendent compte, entre autres, *Richesses du livre pauvre* et *Les Très Riches Heures du livre pauvre*, Gallimard, 2008 et 2011.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, à la campagne, écrit et photographie. Elle a collaboré aux revues *Ce qui reste*, *Babel Heureuse n°1* et *n°3*. En 2018 elle a publié de poèmes : *Résolu par le feu*, Bruno Guattari. Éditeur et *La robe*, éditions pré # carré. Au printemps 2020 elle nous propose - avec Anna Agostini - **Hortus conclusus**, Collection cahiers numériques [appareil], Bruno Guattari. Éditeur. [> blog](#)

Emmanuel Merle est né en 1958 à La Mure en Isère. Il vit à Grenoble où il enseigne la littérature en classes préparatoires. Traducteur de la poésie américaine dont Jennifer Barber et David Ferry, il est également président de l'Espace Pandora à Vénissieux. En tant que poète, il a déjà publié plus d'une vingtaine de livres. *Habiter l'arbre*, son prochain recueil de poèmes, est à paraître aux éditions Voix d'Encre.

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a publié dans la Revue ARPA (2017, 2019). Son premier recueil, *Paraisons*, est à paraître courant 2020 chez Bruno Guattari. Éditeur [> blog](#)

Martine Gärtner est née à Marseille en 1954. Professeur de Lettres Classiques, elle a bilinguisé entre France et Allemagne, comme entre diverses tentations littéraires : l'essai (*Balzac et l'Allemagne*, 2000), la

poésie (*Pastiches et Marinades*, 2019), ou le roman (*Au-delà du Mur, un conte de l'Allemagne réunifiée*, 2020)

Étienne Vaunac est né dans la Loire en 1973. Il partage son temps entre la France (sous le nom de Jean-Michel Durafour) et l'Italie, la poésie – qu'il pratique depuis plus de vingt ans – et la philosophie de l'art, son métier d'enseignant-chercheur et l'écriture. Il a récemment publié « L'invention de Monterchi » dans le numéro 10 de la revue *Place de La Sorbonne* (2020).

Anna Agostini est comédienne, metteuse en scène et modèle. Elle co-dirige le Diptyque, un collectif pluridisciplinaire au croisement des arts vivants et des arts visuels. Au cinéma, elle a joué dans *Malgré la nuit* de Philippe Grandrieux (2016). En tant que modèle, elle a posé pour des marques de haute couture. Elle est passionnée de dessin et photographie argentique. [> Le Diptyque collectif](#)



« La vieille Egypte racontait que le Scarabée fait rouler sa boule d'orient en occident, sens dans lequel se meut le monde. Il l'enfouit après sous terre pendant vingt-huit jours, durée d'une révolution lunaire. Cette incubation de quatre semaines anime la race du pilulaire. Le vingt-neuvième jour, que l'insecte connaît pour être celui de la conjonction de la lune avec le soleil, et celui de la naissance du monde, il revient à sa boule enterrée ; il l'extrait l'ouvre et la jette dans le Nil. Le cycle se termine. L'immersion dans l'eau sainte fait sortir un Scarabée de la boule. »

Jean-Henri Fabre, *Le scarabée sacré, Souvenirs entomologiques*, 1879.

A SE AIR



Il faut ranger parmi les imperfections et les carences de la vie humaine le fait que notre enfance doive nous devenir étrangère et tomber dans l'oubli comme un trésor qu'on laisse échapper en jouant, qui passe par-dessus la margelle d'un puits et disparaît dans l'eau profonde.

Hermann Hesse, *Mon enfance*

